

# Culture

## «Vous êtes encouragés à filmer, applaudir entre les morceaux et flirter»

Ancienne cheville ouvrière de la Chapelle musicale Reine Elisabeth, Sophie van der Stegen se lance comme auto-entrepreneuse et inaugure une première saison avec la reprise de ses spectacles jeune public.

XAVIER FLAMENT

On connaissait Sophie van der Stegen côté cour, quand elle dirigeait la com' et la dramaturgie de la Chapelle musicale Reine Elisabeth, papillonnant, casque sur la tête, entre la régie et la scène pendant les concerts de gala, accueillant les mécènes du cercle Chapelle, dont elle était la

cheville ouvrière, ou bichonnant les jeunes pensionnaires dans leur retraite dorée d'Argenteuil. Mais il y avait aussi une Sophie van der Stegen côté jardin, organisatrice de concerts alternatifs et autrice de spectacles jeune public, dans le cadre de son ASBL Artichoke qu'elle a fondée en 2011.

Et c'est cette dernière qui vient de prendre le dessus après le succès, fin 2021, des «Contes de papier», son dernier spectacle. «Je ne sais pas pourquoi j'écris mes spectacles», avoue-t-elle. «Ce n'est qu'après coup que je me rends

compte de ce qu'ils disent de moi. 'Contes de papier' était basé sur les rêves d'enfant et sur ce qu'on en fait une fois adulte. Je me suis dit: 'Maintenant, Sophie, ose, vas-y, tu as toujours voulu faire ça!'»

### De Berlin à Bruxelles

Pour inaugurer son activité en solo, qui prend la forme d'une première saison au Petit Théâtre Mercelis, à Ixelles, avec la reprise de ses spectacles jeune public (dont le premier, «Les contes en-chantés», est programmé ce week-end), Sophie van der Stegen s'est lancée comme auto-entrepreneuse et a installé un petit bureau dans la friche du Grand Hospice, au centre-ville de Bruxelles, qui draine une faune underground.

Pour y parvenir, il faut cheminer à travers les couloirs désaffectés de cet ancien centre gériatrique. Une atmosphère bien grunge pour réactiver l'ambiance de son Erasmus à Berlin, en 2005, du temps où elle étudiait les germaniques... «Toutes mes idées me viennent de cette époque. Mon coloc' berlinois organisait des concerts classiques suivis de fêtes techno dans une boîte de nuit qui donnait sur la Sprée. On a même eu le violoncelliste Eckart Runge dont il était l'ami! Une fois le concert fini, on repoussait le piano et c'était parti», raconte-t-elle en scandant le beat d'une rave party.

Dans son bureau, on voit punaisées aux murs les affiches de ses spectacles, l'étude préparatoire des accessoires de ses «Contes de papier», deux portants auxquels pendent des costumes de spectacle, un piano-jouet et le piano électronique que son amie, la contralto française Sarah Laulan, a laissé là, en dépôt.

Sarah Laulan qui dit d'elle: «Elle prend les bons chemins pour rendre les choses simples et accessibles. Et joyeuses! C'est quelqu'un avec qui on se marre tout le temps... C'est la personne la plus curieuse et la plus cultivée que je connaisse et qui a une soif d'apprendre inextinguible. Je suis très touchée par le rapport qu'elle entretient avec son imaginaire d'enfant, par son univers poétique et la manière qu'elle a de le transposer en changeant d'univers à chaque spectacle. Elle a une éthique et sait s'entourer.»

Sophie van der Stegen a aussi des idées pour redynamiser l'écosystème des concerts classiques. «Après le covid, les gens ne

sont pas revenus», affirme-t-elle d'emblée en épingleant le problème de visibilité du secteur. «On n'a pas encore réussi la révolution du marketing digital! Il faudrait mutualiser les efforts, voire externaliser». Elle lorgne la success-story de la start-up espagnole Fever qui, en dix ans, est passée au statut de licorne et fait carton plein dans 60 pays avec ses concerts «classiques» aux chandelles, en inondant les réseaux sociaux et en proposant une identité visuelle très aguçieuse.

### Secouer les classiques

Elle aussi trouve que l'emballage du concert ne suffit plus et qu'il faudrait y introduire une bonne dose de dramaturgie. «Si je fais l'effort de sortir, c'est pour vivre une expérience», réfléchit-elle en se mettant dans la peau du public. «Il faut essayer d'autres formats, trouver une trame narrative, tenter des programmes variés et populaires où on pourrait entendre à la suite une sonate de Schubert, un chant pop et une création. En tout cas, que ce soit moins muséal et qu'il y ait une histoire.»

Elle réfléchit aussi aux lieux en nous faisant visiter la chapelle néoclassique du Grand Hospice (photo) où elle prépare la pendaison de crémaillère de son ASBL Artichoke, le 28 septembre.

Pour l'heure, elle fait comme tous les jeunes entrepreneurs: elle rêve et elle stresse, compte ses sous, travaille son réseau de fondations et de mécènes côtoyés à la Chapelle musicale, rêve déjà d'un contrat pluriannuel avec la Fédération, au Tax shelter et à sa politique tarifaire... «En proposant aux gens de donner ce qu'ils veulent, on s'est rendu compte qu'on attirait un public plus jeune», analyse-t-elle. «À moins de les faire payer après le concert, avec payconiq, en tablant sur leur satisfaction?»

Les idées fusent et ses expériences aussi, comme quand elle avait passé cette annonce avant un concert pour les jeunes à la Chapelle musicale: «Bienvenue, vous êtes encouragés à filmer, applaudir entre les morceaux et flirter avec votre voisin!»

«Les contes en-chantés», les 17 et 18/9 (11h30 et 15h), au Petit Théâtre Mercelis. Inauguration, le 28/9, au Grand Hospice: [www.cieartichoke.com](http://www.cieartichoke.com)

«On n'a pas encore réussi la révolution du marketing digital dans ce secteur! Il faudrait mutualiser les efforts, voire externaliser.»

SOPHIE VAN DER STEGEN  
DIRECTRICE  
D'ARTICHOKE ASBL

## Avec les compagnons d'Arno



C'est un mercredi après-midi pluvieux dehors, tempéré dedans, où nous retrouvons, à l'Archiduc, les compagnons d'Arno. Ceux qui l'ont aidé à enregistrer son dernier opus, «Opex», qui sortira ce 30 septembre. Émotions contenues.

D'abord, il y a Jean-Louis Hennart, le patron du bar préféré d'Arno, qui nous accueille. Il a posé un beau bouquet de lys blancs sur le piano et des bouteilles de vin pétillant. Puis, Damien Wassel, le manager de PIAS, le label d'Arno ainsi qu'Amandine Quisenaire, Clémence Simon et Filip De Groote, les attachés de presse. Ils portent le vinyle d'«Opex» comme un trésor.

Arrivent ensuite Mirko Banovic, le coproducteur de l'album et bras droit (musical) d'Arno, Peter Hintjens, le frère qui est aussi saxophoniste et Danny Willems, l'ami de toujours et photographe attitré. Des hommes d'un âge certain qui, pour la première mais aussi la dernière fois, assurent la promo d'un album d'Arno... On écouterait quelques morceaux. «Take Me Back», «I'm Not Gonna Whistle» et «Boulettes».

### Arno ne sifflera plus

Peter Hintjens raconte que son frère avait pour message vocal sur son répondeur un sifflement. Arno ne sifflera plus, nous l'avons compris. C'est pourquoi «I'm Not Gonna Whistle» est le dernier morceau de l'album. Un disque qui, comme l'explique Mirko Banovic, a été réalisé dans l'urgence car, c'était la manière de faire d'Arno, mais, cette fois, l'urgence était motivée par les mois qui lui restaient à vivre.

Un mois après le dernier enregistrement, Arno n'était plus. Danny Willems, qui a bien du mal à cacher sa peine, détaille la pochette. Un homme de dos regardant la mer. «On fait la fête et on part», voilà selon lui le message d'Arno.

JOËLLE LEHRER



Sophie van der Stegen dans la chapelle du Grand Hospice, à Bruxelles.

## BD | La bulle du vendredi

### Fallait-il tuer Spirou?

Reprise en main du héros en costume de groom par son éditeur pour les 100 ans de la maison d'édition. Un beau travail introspectif et éditorial sur le rôle du héros.



●●●●○  
«La mort de Spirou» t.56  
Schwartz, Abitan et Guerrive  
Éditions Dupuis, 64p., 11 euros.

LAURENT FABRI

Pour les 100 ans de la maison d'édition de Marcinelle, pilier de l'édition de bandes dessinées (franco-)belges, Dupuis

voulait marquer le coup! Et qui d'autre que Spirou pour porter haut les couleurs de la maison. Mais encore faut-il le trouver cet animal, sans doute encore en train de courir le monde avec son ineffable compère Fantasio et son immonde rat sur l'épaule. Le directeur général de Dupuis fulmine, brise ses bibelots et l'enverrait bien au diable, ce héros démodé et son ridicule costume de groom.

Ça, c'est pour la fiction. Mais la réalité n'en est pas tellement éloignée. Pour les 100 ans de Dupuis, il faut effectivement marquer le coup, et qui d'autre que

Spirou... Mais encore faut-il s'y retrouver parmi «les» Spirous... Entre celui de la série mère et ses multiples auteurs, le Petit Spirou, Supergroom ou les «Spirou vu par...», le lecteur dilettante pourrait y perdre son latin.

Directeur éditorial de Dupuis depuis près de 2 ans, Stéphane Beaujean a pris les choses en main, réfléchi beaucoup et véritablement théorisé le rôle d'un personnage comme Spirou, chargé d'une histoire de plus de 80 ans, enrichi par les apports de pas moins de huit (couplets d')auteurs. Il a aussi tenté de répondre à des questions de base: a-t-on encore besoin d'un héros sans peur et sans reproche? Comment faire (re)vivre une série aussi longue? Comment justifier ce costume en 2022? Comment inscrire le personnage de Spirou dans la modernité, mais aussi dans son héritage?



Avec le titre de ce nouvel album comme réponse à toutes ces questions? Pour «La Mort de Spirou», Beaujean a donc effectué un travail éditorial très pointu qui lui aurait sans doute valu de faire figurer son nom au générique de l'album aux côtés des scénaristes et du dessinateur. Un nouveau trio, donc, pour remplacer Vehlmann et

Yoann. Deux «inconnus» dans le monde de la BD pour signer le scénario, Benjamin Abitan et Sophie Guerrive, et Olivier Schwartz au dessin, qui a déjà signé «Spirou vu par...»

L'idée de départ de Beaujean était de créer un véritable pool de scénaristes qui travaillerait sous sa direction. «Pratiquement, ce 'pool',

s'est limité à deux personnes d'univers très différents. Mais cette manière de travailler, qui n'était pas toujours facile, nous a permis de rester au service de la série et de ses personnages», reconnaît Benjamin Abitan.

Et il y a surtout le dessin de Schwartz pour donner à ce récit ce qu'il faut de modernité et l'inscrire dans le style des grands maîtres de la BD. «Je me revendique de ce qu'il y a d'Hergé chez Franquin», assume Schwartz. «Mais bien davantage d'Yves Chaland et du style Atome.» Un style tout en rondeur et en souplesse, mais dynamique et très expressif.

Même s'il a été réalisé parfois dans la douleur, ce 56e tome de Spirou et Fantasio n'en tient pas moins la route. Et plutôt bien! Le rythme est enlevé et les références à l'âge d'or de la série font une solide charpente à l'ouvrage.

